

DU RÉSISTANT COMMUNISTE AU SURVIVANT DES CAMPS : ENJEUX AUTOUR DE LA PRODUCTION D'UNE HISTOIRE DE FAMILLE RELATIVE À LA RÉSISTANCE ET À LA SECONDE GUERRE EN BELGIQUE

■ - *Florence Rasmont* -

En 2004 décédait Charles Demunter, un ancien résistant et déporté du camp de Mauthausen. Autour de lui, une très nombreuse famille venue l'entourer dans ses derniers instants. En novembre 2018, sa fille Nathalie, sa petite-fille Corinne et son arrière-petite-fille Cindy ont été interrogées dans le cadre d'un projet scientifique sur la mémoire familiale de la résistance et de la collaboration en Belgique depuis la Seconde Guerre. L'objectif de ce projet était d'offrir une analyse critique de la relation entre sphères privée et publique dans la formation des représentations de la résistance et de la collaboration. Cet article s'empare de l'échelle microanalytique du projet et propose d'explorer les dynamiques mémorielles de la famille Demunter.

I. Introduction

C'est dans le cadre d'un projet scientifique sur la mémoire familiale de la résistance et de la collaboration en Belgique que je rencontre Nathalie, une octogénaire d'origine bruxelloise installée depuis peu au pays noir¹. À l'occasion de ce premier contact, je me suis préparée à interroger la fille d'un fidèle membre du parti communiste. Lors de mes recherches en amont de l'entretien, j'ai appris que le père de Nathalie était entré au PCB dans les années 1930. Arrêté et déporté par les Allemands en 1941 suite à ses activités clandestines, il est resté membre du Parti jusqu'à sa dissolution en 1995. J'arrive chez Nathalie avec la conviction de rencontrer une famille militante. Dès le début de mon entretien avec Nathalie, cette dernière s'empresse cependant de déconstruire mes *a priori*. Elle s'excuse presque : « *Ils ne sont pas tous communistes, hein... dans la famille* ». Pour Nathalie, en l'occurrence éduquée dans et par le milieu ouvrier communiste bruxellois, la famille n'est plus celle qu'elle a connue dans son enfance : « *Mais est-ce que c'est la vie qui les a changés ou quoi ? Je n'en sais rien. Moi aussi, je dois dire qu'il y a une partie de la vie qui m'a changée*². »

La famille de Nathalie est loin de faire exception parmi les héritiers de la résistance communiste. Alors que le PCB est à l'origine de la plus grande plateforme de résistance populaire durant la guerre, l'organisation s'est considérablement affaiblie dans l'après-guerre, aux prises avec la révélation des crimes staliniens, la désindustrialisation, ses divisions internes et la guerre froide³. Dès la fin des années 1940, l'attrait que le parti avait suscité auprès de dizaines de milliers de citoyens belges décrut brusquement⁴. Devenu groupusculaire à la fin des années 1980, le parti

disparut définitivement du monde politique belge quelques années après la chute du mur de Berlin. La longévité du militantisme du père de Nathalie, de ce point de vue, fait figure d'exception.

Néanmoins, nous savons que l'inscription d'un récit du passé au sein d'un groupe est tributaire des caractéristiques sociologiques de ses membres. Le passé, pour être cultivé, doit être utile au présent des individus et des communautés auxquels ils appartiennent. Ces considérations sont valables à l'échelle de grands ensembles tels que les États - qui génèrent, sélectionnent et organisent des récits mémoriels en fonction de leurs intérêts -, comme aussi au niveau des familles, qui cultivent également leurs propres « histoires », le plus souvent aux prises avec des enjeux sociaux plus larges⁵. La production d'une « histoire de famille » concernant la résistance, le communisme et la déportation est le sujet de cet article. Il questionne à la fois le potentiel d'une approche microhistorique dans la compréhension d'un phénomène de mémoire collective, comme aussi la spécificité du cadre familial comme espace de production de récits historiques, et pour finir, les enjeux liés à la communication d'un héritage familial résistant et communiste dans une Belgique qui en cultive peu de traces.

Le projet Transmemo

La famille dont il est question dans cet article a été interrogée dans le cadre d'un projet de recherche interdisciplinaire sur la mémoire familiale de la résistance et de la collaboration durant la Seconde Guerre en Belgique. Le projet « Transmemo » a duré deux ans et débuté en octobre 2017. Il fut mené en français et néerlandais par une équipe multidisciplinaire.

1. Il s'agit du projet de recherche fédérale « Transmemo » qui sera décrit plus loin dans cette introduction.

2. Nathalie, entretien par Florence Rasmont, Charleroi, 14 novembre 2018.

3. NICOLAS NAÏF, *L'eurocommunisme en Belgique. Crises et débats autour d'une voie belge au socialisme (1954-1982)*, CarCob/ Centre d'histoire et de sociologie des Gauches de l'ULB, Bruxelles, 2004.

4. JOSÉ GOTOVITCH, « Histoire du Parti communiste de Belgique », in *Courrier hebdomadaire du CRISP*, CRISP, n°1582, 1997, p. 32.

5. SIBYLLE GOLLAC et ALEXANDRA OESER, « Produire l'histoire en famille », in Solène Billaud et al., *Histoires de famille. Les récits du passé dans la parenté contemporaine*, Éditions rue d'Ulm/Presses universitaires de l'École normale supérieure, Paris, 2015.

plinaire issue de l'UCLouvain, du CegeSoma et de l'UGent sur tout le territoire belge⁶. Il était le premier de cette ampleur en Belgique et comportait par conséquent une dimension exploratoire.

À la base, Transmemo s'inscrivait dans la prolongation des travaux de plusieurs disciplines mobilisées sur la question des représentations de la Seconde Guerre en Belgique: ceux de l'histoire, des sciences politiques et de la psychologie sociale⁷. Le projet avait comme objectif de proposer une approche critique de la relation entre sphères privée et publique pour la formation des mémoires de la guerre. Pendant longtemps, les représentations belges de la Seconde Guerre ont en effet été analysées à travers un fort prisme politique et communautaire, notamment du fait de la fédéralisation progressive du pays depuis la sortie du conflit. Le sujet a plus particulièrement dévoilé sa dimension identitaire sur les questions de résistance et de collaboration, le nord et le sud du pays ayant développé des rapports antagonistes aux sujets⁸. Si cette analyse binaire a également fait l'objet de critiques scientifiques, il n'en

reste pas moins qu'elle continue à structurer les représentations publiques des mémoires du conflit en Belgique⁹. L'approche familiale proposait dès lors une approche « par le bas » susceptible d'éclairer autrement ces phénomènes mémoriels. Le projet Transmemo a en partie cherché à vérifier le développement de mémoires familiales en relation, d'une part, avec un passé familial résistant ou collaborateur, et d'autre part, avec le contexte linguistique. Résolument expérimental et pluridisciplinaire, Transmemo a engendré la constitution d'un corpus de 75 familles interrogées, dans la mesure du possible, sur trois générations¹⁰.

L'historien Koen Aerts a inauguré le projet avec la publication de ses travaux sur les enfants de la collaboration en Flandre, démontrant l'impact à long terme de la répression judiciaire de la collaboration sur les familles flamandes et ses conséquences pour le monde politique¹¹. C'est également dans le cadre du projet qu'une enquête à questionnaires fermés fut lancée auprès de 922 Belges francophones et néerlandophones concernant la relation entre attitudes politiques, attachement à

6. L'équipe était composée de Koen Aerts et Bruno De Wever (historiens, UGent), Florence Rasmont et Nico Wouters (historiens, CegeSoma), Aline Cordonnier, Pierre Bouchat et Olivier Luminet (psychologues sociaux, UCLouvain) et Valérie Rosoux (politologue, UCLouvain).

7. Pour l'histoire, voir entre autres le double numéro spécial de la *Revue belge d'histoire contemporaine* dédiée à la mémoire de la Seconde Guerre en Belgique: *Revue belge d'histoire contemporaine*, XLII, 2/3, Bruxelles, 2012, mais également: BRUNO BENVINDO et EVERT PEETERS, *Les décombres de la guerre. Mémoires belges en conflit 1945-2010*, Éditions La Renaissance du livre, Bruxelles, 2012; Pour la psychologie sociale, voir entre autres: OLIVIER LUMINET, « Émotions, ressassement, attitudes et identités: Le cocktail explosif des mémoires collectives divergentes », in *De la mémoire ou de l'oubli. L'amnistie en question(s)*, Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, 2017; LAURA DE GUISSMÉ, SIMONA LASTREGO, PATRICIA MÉLOTTE, et LAURENT LICATA, « Attitudes towards World War II collaboration in Belgium: Effects on political positioning towards the amnesty issue in the two main linguistic communities », in *Psychologica Belgica*, 57 (3), p. 32-51.

8. CHANTAL KESTELOOT, « La résistance: ciment d'une identité en Wallonie? », in GABRIELLE DRIGEARD et CHANTAL KESTELOOT (dir.), *La Résistance et les Européens du Nord*, Bruxelles, 1994, p. 406-418; JOSÉ GOTOVITCH et CHANTAL KESTELOOT (dir.), *Collaboration, répression: un passé qui résiste*, Éditions Labor, Bruxelles, 2002; KOEN AERTS & BRUNO DE WEVER, « Het verzet in de publieke herinnering in Vlaanderen », in *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis*, LI, 2/3, 2012, p. 78-107; OLIVIER LUMINET (dir.), *Belgique-België: un État, deux mémoires collectives*, éd. Mardaga, Wavre, 2012.

9. BRUNO BENVINDO et EVERT PEETERS, « La mémoire de la Seconde Guerre mondiale comme régulation sociale. Une perspective belge », dans *Revue belge d'histoire contemporaine*, 2012, XLII, 2/3, p. 10-19.

10. 31 familles ont été interrogées dans la communauté néerlandophone, et 44 dans la francophone. Cette différence de chiffre provient du fait que les rencontres avec les familles néerlandophones ont été organisées en collaboration avec les étudiants d'un séminaire de l'UGent. Le nombre d'entretiens était par conséquent tributaire du nombre d'étudiants. Du côté francophone, seule une famille liée à la collaboration a pu être rencontrée sur trois générations, signe du silence encore cultivé aujourd'hui du côté francophone sur la question. L'ensemble des statistiques du projet a été présenté lors de la journée d'étude du projet: *Guerre, famille et transmission. Résistance et collaboration durant la Seconde Guerre dans les mémoires familiales et publiques en Belgique*, Sénat de Belgique, 3 octobre 2019.

11. Sa recherche démontre entre autres le ressentiment cultivé par les milieux d'anciens collaborateurs et leur famille à l'égard de l'État belge suite à la répression. Ces familles, solidaires entre elles, auraient ensuite représenté un électorat privilégié pour les franges les plus extrêmes du nationalisme flamand. KOEN AERTS, *Kinderen van de repressie. Hoe Vlaanderen worstelt met de bestraffing van de collaboratie*, Polis, 2018.

la Belgique, représentations du passé de guerre et héritage familial¹². Cette approche quantitative révélait entre autres la non-pertinence d'un héritage familial lié à la collaboration ou à la résistance dans la constitution de représentations positives ou négatives de la collaboration. En réalité, c'est avant tout l'identification des participants à des critères linguistiques et générationnels qui semblait jouer un rôle prépondérant, démontrant à quel point les représentations de la collaboration restaient avant tout une affaire d'âge et de communauté culturelle.

La microhistoire d'une famille, ou l'autre versant des mémoires collectives

Si cet article s'empare de l'histoire d'une seule et même famille, c'est que cette échelle n'a pas encore fait l'objet d'attention au sein du projet, alors qu'elle en constitue paradoxalement le socle pratique et technique. La gestion quotidienne de Transmemo a engendré de nombreuses rencontres avec des individus et des univers familiaux divers. Cette méthode de travail a révélé à quel point l'histoire de chaque famille prise séparément, avec ses spécificités sociologiques, ses tensions, ses affects et les « banalités » du quotidien ébranlaient les balises installées par les approches *top-down*, quantitatives et communautaires. Pour ne citer que deux phénomènes observés en entretien, les questions relatives à la question royale, pourtant érigée de façon consensuelle par l'historiographie comme l'une des étapes clés de la formation de mémoires communautaires de la Seconde Guerre en Belgique, faisaient rarement écho dans la vie quotidienne des interviewés, quels que soient leur

bord politique et leur génération¹³. Cet événement d'ordre national n'avait tout simplement pas de traduction dans les récits de famille, ou n'avait en tous les cas pas fait l'objet d'une transmission. De même, l'identification d'une famille en tant que « francophone » ou « néerlandophone » sur plus de trois générations s'avéra plus compliquée que ce que les questionnaires individuels le laissaient apparaître du fait de l'évolution de la Belgique depuis 1945 et des métissages culturels et linguistiques familiaux. Aux grandes lignes de l'histoire collective se substituaient les « petites » histoires banales du quotidien, avec son lot de disputes, de déménagements, de repas de famille, de mariages et d'enterrements.

Dès lors, que nous apporte la microhistoire pour la compréhension des mémoires collectives de la guerre en Belgique? En l'occurrence, comment s'emparer de la trivialité et du hasard des vies de famille pour approfondir une analyse du sujet, sans pour autant retomber dans un portrait de famille ou dans un simple exercice biographique? Si l'on en revient aux fondements de la *microstoria*, ce mouvement historique apparu dans l'Italie des années 1970, l'échelle microanalytique se voulait précisément un moyen de faire apparaître d'autres catégories d'objets sociaux que celles observées à des échelles plus grandes¹⁴. De ce point de vue, les fondateurs du mouvement partaient d'une hypothèse « discontinuiste », dans le sens où l'échelle micro n'était pas envisagée comme un échantillon de la macrohistoire¹⁵. La réflexion proposée par cet article se place dans la même perspective. L'objectif de la démarche n'est pas de tirer des généralités à la fois linguistiques, communautaires et politiques d'une seule famille pour ensuite les attribuer au

12. PIERRE BOUCHAT, OLIVIER LUMINET, VALÉRIE ROSOUX, et al., « A social psychological perspective on World War II collaboration in the 21st century: A Belgian case », in *European Journal of sociology and psychology*, 50/7, 2020, p. 1406-1424.

13. L'âge des interviewés explique le peu d'intérêt pour cette question. La première génération interrogée par le projet était censée, dans la mesure du possible, avoir au moins 8 ans durant la guerre, ce qui en fait de jeunes adolescents à la résolution de la question royale en 1951. Les deux plus jeunes générations du projet n'étaient pas nées. Ce phénomène observé dans le cadre du projet Transmemo ne traduit cependant pas une absence de mémoire sociale de l'événement chez des individus plus âgés, comme l'avait attesté l'enquête orale menée par l'historien Jean Stengers en 1973 : JEAN STENGERS, « Une enquête d'Histoire orale sur la question royale », in *Acta Historica Bruxellensia*, Bruxelles, 1981, p. 445-471.

14. JACQUES REVEL, « Microstoria », in CHRISTIAN DELACROIX, FRANÇOIS DOSSE, PATRICIA GARCIA et NICOLAS OFFENSTADT, *Historiographies, concepts et débats*, Vol. 1, Gallimard, 2013, p. 529-534.

15. CARLOS GINZBURG, CARLO PONI, « La micro-histoire », in *Débat*, n° 17, 1981/10, p. 133-136.

sous-corpus francophone et résistant auquel elle appartient. Il est tout d'abord question de se pencher sur l'échelle familiale comme un lieu spécifique de transmission. Il s'agit ensuite de se servir de la famille comme d'un lieu d'observation où les individus ne sont plus réduits à une seule catégorie sociologique (une « francophone », un « descendant de résistant », etc.), mais sont au contraire au carrefour de rapports sociaux multiples qui génèrent une gestion particulière de leur histoire de famille et de représentations de la résistance.

Famille et transmission

La famille est une « collectivité » qui présente des caractéristiques qu'on ne peut comparer à d'autres ensembles (État, parti politique, association), quand bien même il serait tentant d'établir des parallèles entre leurs mécanismes mémoriels. En tant que sphère de l'intime, la famille joue un rôle primordial dans la socialisation des individus durant l'enfance, en leur transmettant une série de « valeurs » perçues comme familiales¹⁶. Cette sphère de l'intime ne fonctionne cependant pas en vase clos. Bourdieu insistait de ce fait sur le caractère à la fois « naturel » et « institutionnel » de la famille, dans le sens où le fonctionnement de cette dernière est en partie construit par un cadre légal¹⁷. Ce cadre agit sur toutes sortes d'aspects de la vie de famille, tels que la distribution des rôles ou les questions d'héritages. En ce sens, la sphère publique agit sur notre conception de la sphère privée, et donc aussi sur notre perception de ce que signifie « faire famille ».

Pour le collectif de chercheurs franco-allemands auteur de « *Histoires de famille. Les récits du passé*

dans la parenté contemporaine », la production des récits de famille s'analyse selon cette perspective bourdieusienne¹⁸. D'un point de vue légal, une famille transporte un patrimoine commun (des biens immobiliers, des dettes, etc.). Elle remplit ainsi l'une de ses principales fonctions sociales, qui est celle de garantir la reproduction du capital financier, social et symbolique du groupe et de ses membres. En perpétuant un capital social, les récits familiaux contribuent à cette même logique. Le cas de familles liées au monde des affaires, où la transmission d'une entreprise est intrinsèquement liée à la promotion d'une histoire familiale, en est un exemple particulièrement parlant¹⁹. Ces enjeux existent néanmoins dans tous les milieux, comme l'ont démontré les travaux de Jean-Noël Rétière sur le capital politique accumulé par des familles populaires bretonnes à travers leur histoire familiale locale²⁰. C'est ce qui explique également que les histoires familiales ont le potentiel d'unir ou de désunir les familles. La potentielle hétérogénéité politique, sociale, culturelle ou religieuse des familles conditionne la transmission, ou non, de ces récits. Les membres de la famille sont susceptibles d'y adhérer, ou non, en fonction de leur profil et de leur position dans la famille. Ils peuvent également s'en emparer, les confisquer ou les faire évoluer. De ce fait, les histoires de familles sont toujours dynamiques. Elles sont par définition prises dans le maillage d'enjeux sociaux qui dépassent le cadre familial²¹.

La famille dont il est question dans cet article présente plusieurs caractéristiques sociologiques. Nous l'avons vu en début d'introduction, il s'agit d'une famille anciennement liée à la résistance communiste et au Parti. De surcroît, ce passé communiste s'articule à un passé ouvrier. Ces données

16. ANNICK PERCHERON, *La socialisation politique des enfants*, Presses de SciencePo, Paris, 1974.

17. PIERRE BOURDIEU, « À propos de la famille comme catégorie réalisée », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 100, décembre 1993, p. 32-36.

18. SOLÈNE BILLAUD *et al.*, *Histoires de famille...*

19. La multinationale familiale Solvay est l'un des nombreux exemples qu'il serait possible de citer pour le cadre belge. Voir KENNETH BERTRAMS, NICOLAS COUPAIN, ERNST HOMBURG, *Solvay. History of a multinational family firm*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

20. JEAN-NOËL RÉTIÈRE, « Autour de l'autochtonie. Réflexion sur la notion de capital social populaire », in *Politix*, vol.16, n° 63, 2003/3, p. 121-143.

21. SOLÈNE BILLAUD, « Un impossible consensus : les histoires divergentes d'un passé agricole », in SOLÈNE BILLAUD *et al.*, *Histoires de famille...*

posent plusieurs questions: Comment les jeunes générations, évoluant dans une Belgique désindustrialisée et post-guerre froide, s'emparent-elles du passé résistant et militant de leur aïeul? Comment chaque membre de la famille se positionne-t-il par rapport à cette histoire en fonction de sa trajectoire, de sa formation ou de ses relations au sein de la famille? Pour finir, en quoi l'espace familial, lieu par excellence de la reproduction du social, génère-t-il une gestion particulière de ce passé? Enfin, le passé de l'aïeul résistant occupe-t-il une fonction particulière dans la dynamique familiale?

Les résultats de cette analyse seront présentés en cinq parties. La première est uniquement méthodologique et revient plus en détail sur les sources et la méthode employées. La deuxième décrit l'histoire du résistant à travers le croisement de sources préexistant à la recherche Transmemo. La troisième partie s'attache à dresser le parcours de ses trois descendantes en se basant sur les entretiens individuels effectués dans le cadre du projet Transmemo. Dans la quatrième partie, nous aborderons le cœur du récit familial à travers une série de pratiques et d'événements familiaux liés à l'histoire de la résistance et cités par les interviewés. Pour finir, je décrirai les enjeux liés à l'héritage du résistant après sa mort en 2004 au sein de la famille, et la façon dont les dynamiques familiales influent sur sa gestion.

II. Les sources et la méthode

J'ai identifié la famille en partant de l'importante collection d'entretiens effectués par l'historien José Gotovitch dans le cadre de sa thèse de doctorat sur la résistance communiste²². Ce fonds, composé de 378 entretiens dans la collection de sources sonores du CegeSoma, me permettait de recruter des familles tout en ayant la possibilité de

croiser les témoignages familiaux avec des sources alternatives à celles produites par le projet Transmemo. Cette méthode permettait d'étoffer la compréhension des récits de famille qui s'avéraient parfois trop pauvres pour saisir certaines données de base concernant le passé résistant de l'ancêtre. Parmi d'autres entretiens, je sélectionnai celui de Charles Demunter, un ébéniste bruxellois interrogé en 1981²³. Sa formation professionnelle et ses origines ouvrières enrichissaient sociologiquement un corpus de familles jusque-là plutôt caractérisé par un milieu aisé et un haut niveau de formation.

L'usage d'un tel entretien n'est cependant pas sans influence sur l'orientation des questions de recherche de cet article. Le fait de disposer d'informations sur l'aïeul qui ne proviennent pas de la famille elle-même engendre la nécessité de confronter des représentations différentes d'une même personne. Dans ce cas-ci, il s'agit d'un entretien réalisé presque quarante ans avant le projet Transmemo par un historien lui-même proche du Parti communiste²⁴. L'entretien porte spécifiquement sur la formation politique, les contacts et réseaux du résistant. Il offre par conséquent une qualité d'informations sur les activités résistantes de l'aïeul forcément incomparables avec celles véhiculées à travers les récits de la famille en 2018. De surcroît, cet entretien éclaire uniquement la dimension militante de la vie de Charles, contrairement aux entretiens de 2018 conduits dans autre cadre. Cela exacerbe, de fait, certaines questions liées à l'évolution politique de la famille, à la sélection des informations par les générations ultérieures, à la transformation de cette histoire et, dans une moindre mesure, à son appauvrissement. Retenons néanmoins que l'objectif de cet article n'est pas de démontrer qu'il y eut « transformation », ce qui est une évidence pour tout chercheur travaillant sur les questions de mémoires et de représentations. Il s'agit bien de comprendre

22. JOSÉ GOTOVITCH, *Du rouge au tricolore. Les communistes belges de 1939 à 1944*, Éditions Labor, 1992.

23. José Gotovitch était ce jour-là accompagné de son étudiante Dominique Verfaillie, qui réalisait un mémoire de fin d'étude sur l'Union socialiste antifasciste (USAF), dont Charles Demunter avait été membre. Voir : DOMINIQUE VERFAILLIE, *L'Union socialiste antifasciste (USAF)*, mémoire de fin d'étude en histoire, Université libre de Bruxelles, 1982.

24. MARTIN CONWAY et PIETER LAGROU, « José Gotovitch, 50 ans au cœur et aux marges de l'historiographie de la Belgique contemporaine », in *Revue belge d'histoire contemporaine*, XLIX/2-3, 2019, p. 222-248.

la spécificité du cadre familial comme lieu de gestion de récits du passé.

Suite à ma sélection de l'entretien de Charles, j'ai contacté sa seule enfant, Nathalie. Celle-ci ignorait l'existence de l'interview de son père au CegeSoma, mais connaissait son passé résistant pour l'avoir vécu à la première personne. Elle accepta de participer à l'enquête. Par la suite, c'est Nathalie qui se tourna vers sa famille pour rechercher deux autres participants représentant les générations ultérieures. C'est sa fille Corinne, ainsi que sa petite-fille Cindy, qui se portèrent volontaires pour s'investir dans le projet aux côtés de Nathalie. Cette méthode de cooptation en interne, que nous avons appliquée à toutes les familles interrogées dans le cadre de Transmemo, engendre un certain biais puisqu'elle laisse souvent apparaître les membres de la famille les plus attachés à cette histoire. Toutefois, ce biais est à interroger comme une information en soi puisqu'il révèle des dynamiques internes à la famille concernant la production et l'entretien de ce passé de guerre. En l'occurrence, le fait que les volontaires de la famille Demunter étaient toutes des femmes interrogeait l'impact de leurs rôles familiaux et de leur parcours sur la gestion de ce récit.

Aux trois femmes, j'ai envoyé deux questionnaires sociologiques en amont de nos rendez-vous. Je les ai ensuite rencontrées à quelques jours d'intervalle au mois de novembre 2018. J'ai interviewé Nathalie chez elle à Charleroi le 14 novembre 2018, tandis que je rencontrai Corinne et Cindy au CegeSoma les 16 et 18 novembre 2018²⁵. Avec chacune d'elles, j'ai effectué un entretien de plus ou moins deux heures en respectant le questionnaire semi-directif établi par l'équipe Transmemo. Ce questionnaire était constitué d'une série de questions ouvertes (destinées à l'analyse qualitative) et fermées (destinées aux statistiques) parcourant plusieurs thèmes: la trajectoire personnelle (enfance, formation, vie de famille), les relations intrafamiliales, le passé résistant de l'aïeul et les

sources (documents ou anecdotes familiales) qui leur permettaient de reconstituer ce passé. L'analyse présentée dans cet article se concentre sur les données qualitatives de ces entretiens.

D'un point de vue méthodologique, le recours à des entretiens isolés interroge la possibilité de saisir une dynamique familiale à travers eux. Par définition, un témoignage oral est une source située dans le temps et dans l'espace, produit d'une interaction entre un interviewé et son interviewer. Un entretien est également une source individualisée qui ne reflète que la subjectivité de l'interviewé. De ce fait, comment des témoignages de membres d'une famille pris isolément peuvent-ils rendre compte d'une dynamique familiale, dont la nature est forcément collective? En d'autres termes, peut-on vraiment prétendre analyser « une famille », alors qu'on en a seulement rencontré les membres séparément? Cette question est sans doute au cœur des préoccupations méthodologiques d'un projet tel que Transmemo, qui dût satisfaire à des ambitions disciplinaires plurielles et sur un temps très court. En l'occurrence, ces préoccupations méthodologiques ont en partie été comblées, dans le cas de la famille Demunter, par des contacts ultérieurs avec les interviewés, ainsi qu'à un projet d'histoire publique qui donna l'occasion d'initier une dynamique de groupe avec la famille. Si l'intimité familiale reste inaccessible au chercheur, l'ensemble de ces entretiens et activités ont procuré autant d'occasions à travers lesquelles la famille et ses membres opérèrent, de façon concertée ou non, des choix pour raconter leur histoire de famille. C'est bien cette mise en récit située qui fait l'objet d'une analyse au sein de cet article.

Suite à ma rencontre avec les trois femmes, j'ai continué à entretenir des contacts avec Corinne, qui restait très enthousiaste à l'idée d'échanger des informations sur son grand-père. Parmi d'autres, Corinne me confia les mémoires de Charles, que ce dernier publia sous forme de fascicule en 1996 par l'intermédiaire d'une petite ASBL de

25. Bien que les rencontres à domicile étaient favorisées, le choix était néanmoins laissé aux participants de choisir le lieu de l'entretien pour leur confort. Dans le cas de Corinne et Cindy, ces dernières ont choisi de me rencontrer au CegeSoma pour des questions d'organisation individuelle.

l'ancien PCB²⁶. Ce document servira dans cet article pour la reconstitution du parcours de Charles, en renfort de l'entretien de 1981. Notons qu'il s'agit encore une fois d'une source proche du Parti qui, comme l'entretien de 1981, décrit avant tout le parcours politique de Charles. Toutefois, il est intéressant de souligner que l'autobiographie de Charles est aussi pensée comme une transmission d'ordre familial, de très nombreuses anecdotes intimes permettant de reconstituer le parcours de la famille Demunter. Dans ses mémoires ressort la volonté de l'ouvrier de transmettre un récit organisé à sa descendance, mais également de faire « *l'histoire d'une famille tout au long du 20^e siècle* », comme il l'exprime au moment de clôturer son texte. Ces mémoires, dont plusieurs membres de la famille possèdent un exemplaire, transcrivent sans doute un discours qui était partagé oralement avec le reste de la famille. La transmission de ce texte au sein de la famille, sa possession, sa conservation ou sa connaissance, permettent aussi de situer des enjeux patrimoniaux familiaux.

Au printemps 2019, je recontactai la famille, alors que je préparais une série radiophonique pour le projet Transmemo²⁷. L'intention initiale de cette création était de dresser trois portraits de familles rencontrées dans le cadre du projet, afin d'offrir une dimension d'histoire publique au projet scientifique. Je sélectionnai les Demunter, car j'avais acquis une meilleure connaissance de cette famille et que je ressentais la possibilité de leur proposer un tel projet. Pour réaliser l'épisode qui leur était dédié, je pris le parti, pour des raisons d'organisation, de rassembler les trois femmes pour un seul et même enregistrement. Je les laissai dérouler leurs anecdotes familiales

concernant Charles sans questionnaire préalable. Cet enregistrement eut lieu à l'appartement de Nathalie à Charleroi en juin 2019, en présence du coréalisateur et professionnel du son Guillaume Abgrall. D'un point de vue scientifique, cette expérience fut enrichissante, car elle offrit la possibilité d'observer une dynamique collective que ne permettaient pas les entretiens individuels. Les observations effectuées lors de cet entretien collectif servent également à nourrir la réflexion développée dans cet article.

III. Charles Demunter : portrait d'un ouvrier communiste bruxellois

Comme annoncé, le parcours de Charles Demunter est ici reconstitué selon deux sources principales : son entretien avec José Gotovitch de 1981 et ses mémoires publiés en 1996. Les informations concernant la jeunesse et les activités résistantes de Charles sont communes aux deux sources. Les informations concernant la déportation du résistant et sa vie après la guerre sont par contre toutes issues de son autobiographie, cette partie de la vie de Charles n'étant pas couverte par l'entretien de 1981.

Charles Demunter naît en 1915 dans un milieu ouvrier bruxellois. Il passe son enfance et sa jeunesse dans le quartier populaire et artisan de Notre-Dame au Rouge, situé dans le centre de Bruxelles entre la place Anneessens, la place Saint-Géry et la rue des fabriques²⁸. Les familles Demunter et Samin, du nom de la famille maternelle de Charles, occupent une petite maison dans la rue des navets, le cœur du quartier²⁹. Politiquement,

26. CHARLES DEMUNTER, *Les muguets fleuriront*, Namur, Lecture pour tous asbl, 1996.

27. FLORENCE RASMONT et GUILLAUME ABGRALL, *Les Transmissions. La guerre en héritage*, une production CegeSoma et Gsara asbl, avec le soutien de la Politique scientifique fédérale, de la Fédération Wallonie Bruxelles et de l'Atelier de création sonore radiophonique. La série a notamment été diffusée sur *La Première-RTBF* en janvier et juillet 2021. Plusieurs plateformes offrent un accès à cette série sous forme de podcast. Entre autres, le site du CegeSoma/Archives de l'État : <https://www.cegesoma.be/fr/news/les-transmissions-la-guerre-en-h%C3%A9ritage>

28. Voir *L'ancien quartier Notre-Dame au Rouge et son chanfre Jean Copin*, Cercle d'histoire de Bruxelles, Bruxelles, 1999, accessible en ligne sur le site du Cercle d'histoire de Bruxelles : <https://www.cehibrux.be/archives/anciennes-publications>

29. Ces originaux populaires et cette vie « de quartier » sont largement décrites par Charles Demunter dans ses mémoires, et dans une moindre mesure à travers son entretien avec José Gotovitch. C'est une caractéristique que Charles partage avec les jeunes générations de la famille Demunter, les trois femmes ayant multiplié les références à leurs racines bruxelloises au cours des entretiens.

la famille évolue dans le pilier socialiste. Charles Demunter fréquente, enfant, la Maison du Peuple et les organisations de jeunesse du Parti ouvrier belge (POB). Jeune ouvrier ébéniste, Charles Demunter commence à travailler dès ses quatorze ans dans différentes petites entreprises de bois de la capitale. Il rejoint officiellement les Jeunesses communistes en 1934, déçu par les positions du POB durant la grande grève de 1932.

À la veille de l'invasion allemande, Charles Demunter se marie à Henriette Cherpion, membre des Jeunes gardes socialistes unifiés³⁰. Ensemble, ils ont une fille, Nathalie ou « Lili », qui naît quelques mois après le début de l'occupation en août 1940. Suite à l'arrivée des Allemands, c'est toute la famille Demunter qui s'investit au PCB, depuis le père anciennement socialiste de Charles jusqu'à ses deux sœurs, dont l'une est la compagne d'un futur membre des Partisans armés, François Jabé-Hasevoet. Avant même la rupture du pacte germano-soviétique, Charles participe à la constitution de syndicats clandestins du Parti ainsi qu'à la distribution de tracts et de presse clandestine. Avec Henriette, ils hébergent des membres du Parti et accueillent des réunions secrètes dans leur petit appartement à Anderlecht. L'investissement de la famille Demunter va croissant à partir de juillet 1941, suite à la création des Partisans armés et l'intensification des actions résistantes.

En novembre 1941, le beau-frère de Charles est arrêté par la Gestapo³¹. Selon le récit qu'il en effectue dans ses mémoires, Charles tente alors de liquider le traître à l'origine de l'arrestation de François. Il est arrêté à son tour le 14 novembre 1941 dans son atelier de menuiserie à Saint-Gil-

les, est retenu durant six mois dans les prisons allemandes en Belgique, avant d'être déporté en avril 1942 à Mauthausen. Sa très longue déportation et son statut de *Nacht und Nebel* le coupe de sa femme Henriette et de sa petite fille Nathalie, dont le manque est largement décrit par Charles Demunter dans ses mémoires. Au camp, il se mêle aux réseaux de solidarité de prisonniers antifascistes européens. Il est libéré le 6 mai 1945 par l'armée américaine.

À son retour des camps, Charles tente de continuer la vie qu'il avait laissée en 1941. Dès juin 1945, Charles et Henriette militent à nouveau au sein de la section saint-gilloise du Parti, dont Charles devient le secrétaire politique entre 1947 et début 1948. « *Vendeurs émérites* » de la presse du parti et de la Jeunesse communiste, le couple contribue à déployer la propagande de l'organisation au travers des rues de Saint-Gilles à la veille des élections législatives de 1946³². Cette apparente normalité est cependant vite mise à mal par les réalités de la sortie de la guerre. L'ouvrier ébéniste souffre d'une sévère dépression, à laquelle il consacre quelques pages de ses mémoires et dont les conséquences s'inscrivent durablement dans la mémoire familiale. Sujet à des cauchemars et à une instabilité émotionnelle, il est suivi par un médecin pendant plusieurs mois. La vie de famille est bouleversée par ses humeurs et ses accès de violence, dont sa femme Henriette est la première victime, et auxquels assiste impuissante sa petite fille Nathalie.

Affaibli physiquement, Charles cherche à prendre ses distances avec le gros travail manuel³³. En 1948, la famille déménage à Anderlecht et investit dans

30. Les JGSU résultent de l'union, en décembre 1936, des Jeunes gardes socialistes du POB et de la Jeunesse communiste. Vite soupçonnée par le POB d'être devenue une organisation tombée aux mains des communistes, l'attrait des JGSU décroît rapidement.

31. François Jabé-Hasevoets et sa compagne Émilienne Demunter ne survivent pas au camp de concentration. François décède à Mauthausen en août 1944 et Émilienne à Ravensbrück en janvier 1945.

32. CHARLES DEMUNTER, *Les muguets...*, p. 83.

33. C'est en ces termes que Charles introduit son mémoire de fin d'étude à l'École ouvrière supérieure. Ce document m'a également été confié par Corinne. Voir : CHARLES DEMUNTER, *Observation sur les pratiques d'enseignement à l'Institut d'Enseignement Spécial O. Decroly, à Uccle*, mémoire de fin d'étude, École ouvrière supérieure, spécialisation Éducation populaire, Bruxelles, 1957-1958.

un bistrot colombophile, qu'Henriette et Nathalie gèrent jusqu'à sa liquidation en 1958. Engagé à l'institut Decroly à Uccle en tant qu'enseignant de travaux pratiques, Charles se forme à l'éducation populaire à l'Institut d'éducation ouvrière dont il est diplômé en 1958. Il effectue le reste de sa carrière comme enseignant de travaux pratiques à l'Institut technique de Saint-Gilles et prend sa retraite en 1976. Il passe la majorité de sa vie de retraité à la campagne près de Namur, où José Gotovitch le rencontre en 1981.

Sur le plan politique, Charles reste un fidèle membre du parti jusqu'à la disparition de l'organisation en 1995. Dans ses mémoires, l'ébéniste exprime cependant une certaine déception par rapport à l'évolution de l'organisation dans l'après-guerre, notamment concernant la distance prise avec l'héritage de Staline dont il reste un fervent admirateur. De secrétaire politique local à la sortie de la guerre, Charles Demunter abandonne la propagande pour se concentrer sur ses activités syndicales dans le secteur de l'enseignement, activités qu'il maintient jusqu'à sa retraite en 1976. Retraité, il devient responsable de l'éducation et de la culture dans le comité exécutif de la fédération namuroise du PCB. À ce titre, il fonde et préside l'ASBL « Lecture pour tous », qui partage ses locaux avec le PCB namurois. L'ASBL publie les mémoires de Charles en 1996. Pour Charles, la retraite lui permet également de s'investir à l'Amicale des anciens prisonniers politiques du camp de Mauthausen, à laquelle il milite jusqu'à la fin de sa vie.

Début des années 1990, Charles et Henriette reviennent à Bruxelles pour se rapprocher de leurs arrière-petits-enfants. Henriette décède en 1993. L'ébéniste disparaît à son tour en 2004, entouré par sa fille, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants³⁴.

IV. Les héritières : éducation politique, vie de famille et trajectoire individuelle

Les parcours des trois descendantes de Charles sont ici reconstitués en fonction des informations contenues dans chacun des trois entretiens individuels de novembre 2018. Comme expliqué dans l'introduction, l'analyse développée dans cet article repose entre autres sur l'intention de situer la production d'histoires familiales au travers de rapports sociaux plus larges, dans lesquels sont pris la famille et ses membres. Il importe par conséquent d'identifier la position des membres au sein de la famille, ainsi que les caractéristiques de genre, de classe sociale, de formation, et les sensibilités politiques qui contribuent à produire, transmettre et faire circuler ces histoires.

Née en août 1940, Nathalie passe la guerre à Bruxelles aux côtés de sa maman Henriette et de ses grands-parents. Le retour de Charles est évoqué par Nathalie comme la rupture d'un quotidien heureux et complice qu'elle partageait jusque-là avec sa mère. Son père, Nathalie met des années avant de s'y attacher. Politiquement, Nathalie évolue au milieu « des copains » de ses parents, « qui continuent la lutte », forment des équipes de distribution du Drapeau rouge et se rencontrent au sein des bals populaires³⁵. « C'était normal, quoi. Ça s'est fait automatiquement », ajoute-t-elle quand je lui demande quelle est son éducation politique. La fille de Charles ne s'étend cependant pas sur cette enfance communiste et justifie une prise de distance progressive avec le monde militant de ses parents : « J'ai arrêté ça une fois que j'ai eu des gosses. Mais je les ai eus très jeune. » C'est en effet à dix-sept ans que Nathalie quitte ses parents, se marie et attend sa première fille³⁶. Selon elle, ce départ n'est pas sans rapport avec la relation compliquée qu'elle entretient avec son père.

34. Son décès, assisté par toute la famille qui se relayait à son chevet, m'a été décrit par Corinne lors de notre entretien du 16 novembre 2018, ainsi que par les trois femmes lors de l'enregistrement collectif du projet radiophonique.

35. Toutes les citations des paragraphes dédiés à Nathalie sont extraites de: Nathalie, entretien par Florence Rasmont, Charleroi, 14 novembre 2018.

36. La première fille de Nathalie est décédée à l'âge adulte. Nathalie a également adopté un garçon qui n'a pas participé à cette enquête et avec qui je n'ai pas eu de contact.

Après son départ de la cellule familiale, Nathalie explique rester communiste dans un premier temps. C'est à la fois sa condition de femme et de jeune mère précaire qui l'éloignent progressivement du communisme. En effet, le premier mari de Nathalie n'appartient pas à cette tendance politique et « discute » beaucoup ses opinions. De cette union naît Corinne, sa deuxième fille, en 1960. Nathalie enchaine alors les petits travaux - coiffeuse, gérante de lavoir ou concierge - pour s'occuper de ses deux enfants. Elle connaît un mariage malheureux et divorce alors que Corinne a trois ans. Elle se remarie à deux reprises, en premier lieu avec un homme conservateur et catholique aux opinions fort éloignées de celles des Demunter, pour finir par se remarier avec un homme de culture ouvrière et catholique, que Nathalie décrit comme « *plus dans les idées de mon papa* ». À l'heure actuelle, Nathalie ne se décrit plus comme communiste, mais continue à se considérer comme une femme de gauche. Elle affirme ainsi se démarquer du reste de la famille qu'elle juge aujourd'hui éloignée de cette tradition politique, à l'exception de sa fille Corinne.

Corinne naît en 1960, alors que sa maman Nathalie est encore jeune et contrainte de travailler pour subvenir aux besoins de ses deux filles. Dès le début de notre entretien, Corinne met en avant la relation fusionnelle qu'elle entretient avec son grand-père, qui gérait le quotidien de ses deux petites-filles aux côtés d'Henriette. « *On était chez eux tout le temps, tout le temps, tout le temps !* », se rappelle Corinne³⁷. C'est grâce à cette proximité relationnelle que Corinne se mêle progressivement à la vie militante de son grand-père, qu'elle suit dans les manifestations, aux réunions du comité communal du Parti et, plus tard, à l'Amicale des anciens de Mauthausen. Enfant, elle fréquente la section saint-jossoise de l'Union des pionniers de Belgique. Elle a le souvenir de participer seule, dès ses douze ans, à des manifestations « *poing levé* » au milieu des ouvriers et des syndicats.

La relation qu'elle entretient avec sa maman Nathalie est, au contraire, tumultueuse. À la fin de l'adolescence, Corinne prend par conséquent son indépendance et s'éloigne de la petite cellule familiale. Elle arrête l'école à seize ans, se marie à dix-sept ans et commence à travailler immédiatement, s'inscrivant de ce fait et paradoxalement dans les traces de sa mère. À l'époque, elle souhaite s'engager à la police. Elle perçoit ce secteur comme un moyen de faire du social. Contre toute attente, elle reçoit sur ce point le soutien de son grand-père Charles et s'oppose à sa grand-mère communiste Henriette, alliée historique de Nathalie. Le soutien du patriarche et héros de la famille autorise dès lors Corinne à trouver un terrain d'entente entre son éducation militante et un secteur professionnel traditionnellement conservateur. Aujourd'hui, elle travaille au bureau des victimes de la police, où elle explique avoir trouvé le moyen de remplir une mission sociale qui lui est chère, et qu'elle conçoit dans le prolongement de l'engagement de son grand-père. Paradoxalement, son évolution dans un milieu professionnel plus structuré politiquement et syndicalement que celui de sa maman donne aussi du sens à son éducation militante. Sur son lieu de travail, elle dit être surnommée « la révolutionnaire » et n'hésite pas à prendre des positions à contre-courant de ses collègues. C'est la dernière de la famille à encore soutenir l'extrême gauche électoralement, un soutien qui reste néanmoins symbolique puisqu'il ne s'agit plus de la même organisation politique que son grand-père. Ses positions sont également purement électorales, puisque Corinne n'est pas une militante active au sein d'une organisation politique.

Cindy, la fille de Corinne, est née en 1983 et n'a pas connu Charles au plus fort de ses activités. À l'époque, le PCB est devenu un parti groupusculaire, traversant une dernière période de déclin avant sa fédéralisation tardive en 1989 et sa dissolution en 1995. De plus, quelques années seu-

37. Corinne, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 16 novembre 2018. Toutes les citations du paragraphe dédié à la trajectoire de Corinne sont issues du même entretien.

lement séparent la naissance de Cindy de la chute du mur de Berlin. Cindy explique: « *Le communisme ressortait beaucoup dans les discussions, mais je ne m'intéressais pas à ça* »³⁸.

Son arrière-grand-père communiste, Cindy l'a pourtant très bien connu. Charles ne décède qu'en 2004, alors que Cindy termine déjà ses études secondaires. Tout comme sa maman Corinne, Cindy passe une grande partie de son enfance chez ses arrière-grands-parents, qu'elle appelle parfois de façon assez révélatrice « *mes grands-parents* »: « *Parce que c'est eux qui s'occupaient de nous le matin avant d'aller à l'école ou le mercredi après-midi. On allait aussi chez eux après l'école. Le bus de l'école nous déposait chez eux. Donc ils ont été là comme des grands-parents en fait. (...) On allait en pyjama là-bas !* » À l'époque, sa grand-mère Nathalie n'est pas encore retraitée et ne peut dès lors pas endosser le même rôle.

Adulte, Cindy choisit, comme sa mère et sa grand-mère avant elle, de travailler dès la fin de l'école secondaire. Elle est cependant la première à faire ce choix sans qu'il soit motivé par des relations conflictuelles avec les parents. Au contraire très proche de sa maman Corinne dont elle aimerait suivre les traces, Cindy tente sans succès de passer le concours de la police. Elle effectue alors un parcours professionnel dans divers emplois de bureau et dans la sécurité. Au moment de notre entretien, elle est sans emploi et maman d'un petit garçon. Politiquement, Cindy se déclare plus encline à soutenir les politiques économiques néo-libérales, mais reste par contre fort attachée au souvenir de Charles qu'elle associe à l'environnement familial plutôt que politique. Aujourd'hui, elle décrit la mort de son arrière-grand-père en 2004 comme la fin d'une certaine vie de famille, incarnée par de grands repas présidés par l'ancien ouvrier avec qui tous les arrière-petits-enfants se prennent à

tour de rôle en photo. Sur les photos de famille, un grand portrait de Fidel Castro attaché au mur rappelle l'attachement de Charles et Henriette à la culture communiste³⁹.

V. De l'antifascisme à l'éducation civique: la famille Demunter et la mémoire de la déportation

Si l'énoncé de la trajectoire des trois protagonistes laisse apparaître des appropriations différenciées du souvenir de Charles en fonction des profils sociologiques et des générations, la partie de l'entretien consacrée à la reconstitution du parcours de Charles lui-même fait ressortir une donnée fondamentale et commune aux trois entretiens. En effet, chacune des interviewées s'est assez largement attardée sur la déportation de Charles, ne donnant que des éléments extrêmement parcellaires sur ses activités antifascistes d'avant-guerre, ses activités de résistance ou encore son arrestation. Pour Corinne, qui entretient pourtant une relation particulière avec les activités politiques de son grand-père, ces dernières ne sont pas non plus celles qu'elle souligne en premier lorsque nous abordons la trajectoire de Charles durant la guerre:

Corinne: « *Mais...je ne me suis pas beaucoup attardée là-dessus. Ce n'est pas ça qui me ... je ne voyais pas la souffrance de mon grand-père là-dedans. Et...par contre, dans les camps, oui. Et c'est ça qui me faisait mal. (...) ça, c'est quelque chose. Mais de l'avant-guerre, le pourquoi...non*⁴⁰. »

Cette donnée ressortit de manière encore plus nette lors de l'enregistrement collectif du projet radiophonique. Sans questionnaire préalable, c'est sur l'expérience concentrationnaire de Charles que

38. Cindy, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 18 novembre 2018. Toutes les citations contenues dans les paragraphes dédiés à la trajectoire de Cindy sont issues du même entretien.

39. Plusieurs photos de familles ont été partagées dans le cadre du projet radio. L'une d'elle a servi à illustrer l'épisode de la série « Les transmissions » dédiée à la famille Demunter.

40. Corinne, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 16 novembre 2018.

toutes les conversations se concentrèrent, laissant clairement apparaître la position centrale de ce sujet dans la dimension collective et familiale du récit. Ce phénomène était d'autant plus surprenant que l'autobiographie de Charles, pourtant accessible et partagée par toute la famille, consacre pourtant une large place à ses activités antifascistes et de résistance. La seule couverture de l'ouvrage, caractérisée par sa couleur rouge vif, une faucille, un marteau et un liseré tricolore aux couleurs du drapeau belge, ne laisse aucun doute sur la nature politique de son engagement durant la guerre.

Pour expliquer ce décalage, deux lignes de réponses peuvent être avancées au vu du reste des informations rassemblées au travers des entretiens. Premièrement, l'investissement de Charles à l'Amicale de Mauthausen a engendré de nombreuses activités commémoratives partagées en famille, dont l'efficacité sur la formation des récits individuels et familiaux semble plus importante pour les protagonistes que la lecture de son autobiographie. Deuxièmement, l'expérience concentrationnaire est la seule dimension du passé résistant de Charles qui prend du sens dans l'espace public et dans le présent des nouvelles générations, au détriment de ses activités antifascistes et communistes.

Pour situer les activités familiales en lien avec la mémoire de la déportation, il faut en premier lieu revenir sur la trajectoire de Charles. Nous l'avons vu en amont de cet article, Charles se consacre à partir de sa retraite à ses activités d'ancien déporté au sein de l'Amicale belge des anciens prisonniers politiques et ayants droit de Mauthausen. Si la fin de sa vie professionnelle lui offre le temps nécessaire à cette activité, cette dernière s'explique aussi par l'affaiblissement progressif du Parti et la disparition du monde de Charles, jusque-là structuré par toutes sortes d'organisations dans lesquelles l'ouvrier militait depuis sa jeunesse. Selon les propres mots de Charles, son activité à l'Amicale est alors la dernière forme de « politique

antifasciste » à laquelle il peut encore s'adonner à la fin de sa vie⁴¹. Une recherche dans le fonds de l'Amicale conservé au CegeSoma montre que ce dernier occupe en effet des fonctions diverses au sein de l'organisation entre le milieu des années 1970, où il est alors brièvement corédacteur en chef de la revue de l'Amicale, et le début des années 2000 où il apparaît encore en tant que membre du comité exécutif de l'Amicale⁴². Notons également que la rédaction de son autobiographie a lieu entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, ce qui n'est sans doute pas sans influence sur l'importance accordée à sa déportation dans le texte.

Dans le témoignage des trois descendantes, l'intensité de ces activités d'ancien déporté transparaît très nettement. Cette constatation alimente en partie l'affirmation selon laquelle l'autobiographie de Charles transcrit un discours qu'il partage par ailleurs avec la famille au travers de discussions et activités quotidiennes :

Nathalie: « *Mais...Papa, c'est plus les camps qu'il nous a raconté. Les camps ! Ça, il nous l'a enfoncé au marteau, hein !*

Florence Rasmont: *C'était quelque chose de courant dans la famille, de parler des camps ?*

Nathalie: *Oui. Et puis les fréquentations des anciens prisonniers ! On se réunissait une fois par an avec l'Amicale de Mauthausen. Donc... même moi j'y allais aussi, hein. Et on se rencontra. Mais il faut avoir les nerfs solides, hein ! Parce que tous sans exception, ils parlaient du camp. Sans exception. Inimaginable. C'est à croire que finalement c'était un bon séjour qu'ils avaient passé. Façon de parler, hein. Mais avec cœur qu'ils parlaient de ça. Quelque chose de terrible⁴³. »*

Surtout, l'investissement de Charles à l'Amicale engendre de très nombreux voyages en famille à l'occasion des commémorations annuelles de

41. CHARLES DEMUNTER, *Les mugets...*, p.85.

42. Son investissement a cependant été fluctuant au cours des vingt-cinq dernières années de sa vie, en fonction de son état de santé et de sa vie privée.

43. Nathalie, entretien par Florence Rasmont, Charleroi, 14 novembre 2018.

la Libération à Mauthausen. Ces voyages sont le cœur du récit familial. Ils réunissent jusqu'à quatre générations à la fois, et continuent à s'organiser après la mort de Charles, illustrant leur caractère rituel pour la famille.

Corinne: «*Vous savez, j'ai été avec tous mes enfants au camp de concentration de Mauthausen ! Moi j'ai été deux fois parce que là, c'est mon grand-père qui m'y a emmené. Et j'ai emmené tous les enfants. Il y a juste le petit dernier où je n'ai pas su y aller. Mais lui est allé avec ma maman. Et c'est là que ma maman a reçu le titre posthume...heu...la croix de je ne sais quoi. (...) Et donc...même Cédric a été. Tous ! C'est un devoir de mémoire*⁴⁴ ! »

La dimension familiale de ces voyages ressort tout particulièrement au cours des entretiens à travers la description de leurs aspects les plus concrets (avoir effectué des déplacements en famille, avoir pris l'avion, dormi ensemble à l'hôtel, etc.), mais également à travers les objets qui ont été ramenés par les uns et les autres de chaque voyage, et qui sont autant d'artefacts échangés en famille sur lesquels se structure la mémoire de chaque participante. Nathalie conserve un flacon d'eau récoltée sur le site. Cindy, qui effectue son premier voyage à onze ans, garde une série d'objets reçus ou échangés à l'occasion d'ateliers pédagogiques organisés par l'Amicale, tels que des écussons triangulaires d'autres catégories de détenus, un foulard et un pin's américain.

Cindy: «*C'était magique. C'était vraiment... Et tout ça, j'ai à la maison ! J'ai tout gardé. Ce sont des souvenirs. J'en ai donné à mon petit frère. Avec les livres qu'on a de la guerre où mon grand-père [en réalité arrière-grand-père] est dedans. Des photos de lui*

*où il nous disait « c'est moi là-dessus ». Donc tout ça, on a gardé*⁴⁵. »

Pour Cindy, cette série de voyages familiaux à Mauthausen semble avoir généré un lien quasi organique entre la déportation de son arrière-grand-père et l'existence même de la famille :

Cindy: «*C'était le lieu [Mauthausen] de mon arrière-grand-père. Là où il avait souffert. Où il avait été arraché à sa famille (...). Pour nous avoir plus tard, en fait. Est-ce que s'il n'était pas passé par là, on serait là*⁴⁶ ? »

Au-delà d'une expérience vécue en famille, les voyages à Mauthausen sont également un moment de reconnaissance symbolique d'un passé familial qui dépasse largement le cadre de la sphère privée, pour s'insérer au contraire dans une histoire aux contours géographiques et symboliques beaucoup plus larges. Cette inscription s'incarne à travers des pratiques matérielles concrètes, telles que le transport de la famille par « l'avion de l'armée » à l'occasion de certaines commémorations, ou la remise de médailles posthumes aux plus jeunes représentants de la famille lors des cérémonies annuelles⁴⁷. Cependant, le contexte à la fois associatif et historique dans lesquelles se construit ce patrimoine familial n'est sans doute pas sans influence sur l'évolution de son contenu. Le temps où Charles Demunter commence à s'investir à l'Amicale - les années 1970 - est également une période caractérisée par la marginalisation progressive des anciens résistants et déportés politiques dans l'espace public, concurrencé par l'essor de la mémoire du judéocide⁴⁸. C'est également à la même période que certains conflits apparaissent avec une nouvelle génération de baby-boomers militants, plutôt préoccupés par de nouveaux thèmes issus des luttes de la décennie

44. Corinne, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 16 novembre 2018.

45. Cindy, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 18 novembre 2018.

46. *Idem*.

47. Ces anecdotes furent pour la première fois citées par Corinne lors de notre entretien du 16 novembre 2018. Elles furent répétées à l'occasion de l'enregistrement collectif du projet radiophonique.

48. JEAN-MICHEL CHAUMONT, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, Éditions La Découverte, 2010 (première édition 1997).

précédente (la guerre du Vietnam, la décolonisation, etc.)⁴⁹. Ce contexte pousse les associations d'anciens déportés à moderniser leurs outils à destination des jeunes, mais également à proposer une approche plus universelle et moins politique de la résistance et de la déportation. Cette tendance se confirme dans les années 1990 avec le retour de l'extrême droite, l'émergence du concept de «devoir de mémoire» et la conception progressive d'une mémoire de la guerre comme outil d'éducation citoyenne, garant de la démocratie et des droits de l'homme. Ce contexte a sans doute comme corollaire de faire passer au second plan la nature politique que cette activité mémorielle recouvre au départ pour Charles, fidèle à son combat antifasciste. En d'autres termes, si la déportation de Charles bénéficie d'un cadre de reconnaissance structurant et producteur de sens pour la famille, cette reconnaissance s'effectue au détriment de son passé communiste, qui ne bénéficie d'aucun équivalent dans l'espace public. Cette dépolitisation du passé de son arrière-grand-père et son inscription dans une histoire collective et consensuelle est particulièrement lisible à travers le témoignage de Cindy, lorsqu'elle évoque la façon dont elle transporte son histoire familiale jusque dans l'enceinte de l'école, institution par excellence productrice de normes et de sens communs. Pour Cindy, le passage par les camps de concentration de son grand-père n'est plus évoqué comme la conséquence d'un combat situé politiquement, mais comme un récit de survie, de courage et de souffrance :

Cindy : « *En fin d'année ou durant l'année, il fallait faire des travaux (...) et en fait, à chaque fois...chaque fois que je devais faire un gros travail, ben c'était sur les camps de concentration. Je voulais que tout le monde sache que ça avait existé. (...) Ça a été au point qu'on a demandé à mon arrière-grand-père de venir à l'école et de raconter son histoire, parce qu'on voulait que tout le monde sache. (...) C'est...fallait*

que je le fasse. C'était normal. Voilà. Et puis une fierté de pouvoir le raconter. De pouvoir dire « moi, mon arrière-grand-père il a vécu ça ». C'est étrange de dire fierté, parce que ce qu'il a vécu est quand même horrible. Mais oui. Une fierté de...c'est une certaine fierté de dire que lui peut le raconter⁵⁰. »

VI. Clivages familiaux et appropriations différenciées

Jusqu'ici, nous avons évalué le profil de chacune des protagonistes de l'enquête, ainsi que les rituels familiaux par lesquels s'inscrit l'histoire de Charles. Ces deux premiers points nous ont permis d'observer la diversité politique qui caractérise la famille aujourd'hui, le rôle central de Charles dans l'éducation et le quotidien des générations ultérieures de la famille, ainsi que le contexte associatif et historique des rituels familiaux en rapport avec Charles. Sur ce dernier point, nous avons constaté à quel point le passé de Charles bénéficie d'une reconnaissance sociétale importante, et comment cette reconnaissance est concrètement vécue comme une affaire familiale à travers les commémorations. Dans cette partie, nous nous intéresserons aux dynamiques intrafamiliales qui ont succédé au décès du résistant. La mort de Charles en 2004 a mis fin à une certaine vie de famille. Son décès a également engendré de nouveaux enjeux concernant la culture de son souvenir.

À travers l'enquête, ces enjeux patrimoniaux s'articulent autour d'une configuration relationnelle qui ressort tout particulièrement d'un exercice effectué au cours des entretiens individuels. Durant ceux-ci, les participantes doivent définir leur relation aux autres protagonistes de l'enquête (en l'occurrence ici Charles, Henriette, Nathalie, Corinne et Cindy) en choisissant entre plusieurs configurations de cercles représentant

49. BRUNO BENVINDO et EVERT PEETERS, *Les décombres...*, pp. 141-262.

50. Cindy, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 18 novembre 2018.

eux-mêmes et leur parent⁵¹. Elles ont le choix entre sept configurations différentes de cercles, allant de cercles très éloignés les uns des autres à des cercles fusionnels. Il est évident qu'aucune des interviewées ne reçoit d'indice sur les choix opérés par les deux autres. Durant cet exercice, Cindy et Corinne ont toutes deux sélectionné la configuration des cercles fusionnels pour décrire à la fois leur relation mère-fille et leur relation à Charles. C'est donc de façon spontanée que Corinne et Cindy ont posé une équivalence entre leur relation mère-fille et leur relation à Charles, jugée des plus positives. Pour décrire leur relation à Nathalie, elles ont par contre toutes deux sélectionné des cercles plus distants, bien qu'elles ne remettent pas en cause l'affection qu'elles portent à Nathalie. De son côté, Nathalie a également choisi les mêmes cercles distants pour décrire ses relations à sa fille et à sa petite-fille, comme à son père. Le cercle fusionnel, elle le réserve à Henriette, sa maman décédée en 1993 avec qui elle a traversé la guerre, la tumultueuse dépression de Charles, et de qui elle est toujours restée très proche. En d'autres termes, il ressort un certain consensus au sein des femmes de la famille Demunter, qui sont toutes conscientes de cette configuration relationnelle et qui l'objectivent toutes de la même façon, et sans concertation. Au sein de cette configuration relationnelle, Nathalie apparaît comme plus marginalisée.

Si cette configuration est le produit de problèmes de famille tiers, elle fait aussi écho à la gestion de l'héritage de Charles entre les trois protagonistes. Avec le temps, le souvenir de Charles est devenu un patrimoine à entretenir et à honorer. La gestion de ce patrimoine familial exacerbe dès lors les tensions existantes, poussant chaque protagoniste à en

revendiquer une part de légitimité en fonction de son parcours et de sa position dans la famille.

Le cours de l'enquête révéla nettement la place stratégique occupée par Corinne dans cette dynamique. C'est avec elle que j'étais principalement en contact et qui organisait les rendez-vous pour la famille. En bonne gestionnaire des archives familiales, c'est également elle qui me partageait les documents en rapport avec l'histoire de son grand-père. Corinne se montrait également la plus enthousiaste à s'entretenir sur l'histoire de Charles et à suivre l'évolution des projets scientifique et radiophonique. En d'autres termes, Corinne était celle qui autorisait ma recherche au sein de la famille, mais qui en contrôlait également le contenu. Cette posture se trouve en réalité dans le prolongement du rôle de Corinne dans la famille. Dans la vie de tous les jours, Corinne prend soin de sa maman Nathalie, dont l'âge nécessite une prise en charge hebdomadaire, tout en restant une maman très proche de sa fille Cindy, qui est elle-même déjà maman d'un petit garçon de quelques années. Corinne est aussi très active professionnellement et soutient financièrement les autres générations de la famille. Cette place, qui n'est pas sans rappeler celle de Charles de son vivant, consacre ainsi Corinne dans son rôle de digne héritière. Cindy perçoit d'ailleurs Corinne comme telle en la désignant comme « une mère parfaite, une grand-mère extraordinaire. (...) C'est en fait la *bompa* n° 2 de la famille ! »⁵². Ayant entretenu toute sa vie des relations privilégiées avec son grand-père Charles, Corinne se pose donc en dépositaire légitime de sa mémoire. C'est elle, par exemple, qui conserve la version originale et annotée de l'autobiographie de son grand-père, une version qu'elle nomme elle-même « *la vraie de vraie* »⁵³. C'est sans doute aussi

51. Cet exercice a été intégré au questionnaire sur proposition de l'équipe de psychologues sociaux du projet Transmemo. Cet exercice est une adaptation de la *Inclusion of other in the self scale* ou (IOS), qui permet de mesurer la perception subjective de la relation entre soi et un tiers. Dans le cadre de nos entretiens, cet exercice a représenté un support technique utile pour permettre d'engager la discussion sur le sujet, parfois sensible et intime, des relations interpersonnelles au sein de la famille. Voir à ce sujet : ARTHUR ARON, ELAINE N. ARON and DANNY SMOLLAN, « Inclusion of other in the self scale and the structure of interpersonal closeness », dans *Journal of personality and social psychology*, American psychological association, Vol. 63, N°4, 1992, p. 596-612.

52. Cindy, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 18 novembre 2018. « Bompa », contraction de « bon papa » est une expression familière flamande et bruxelloise pour désigner un grand-père.

53. Corinne, entretien par Florence Rasmont, Bruxelles, 16 novembre 2018.

ce qui explique qu'elle est encore la seule à soutenir symboliquement l'extrême gauche, bien qu'elle admette le faire sans le même militantisme que son grand-père. Selon Corinne, l'héritage de Charles passe donc aussi par le respect et le prolongement d'une certaine vie de famille, dont elle reprend en quelque sorte les rênes et dont Nathalie s'exclut. De son côté, sa fille Cindy la conforte dans son statut et revendique ce même « esprit de famille », tout en admettant que tout le monde n'en ait pas la même interprétation dans la famille : « *Moi, je suis très famille. J'essaie toujours d'organiser des réunions, mais ce n'est pas toujours évident parce qu'on n'est pas tous sur la même ligne... enfin, on n'a pas tous les mêmes idées de ce qu'est une famille.* »⁵⁴

Face à ce binôme mère-fille se situe Nathalie. Cet isolement est encore exacerbé, au moment de l'enquête, par le récent déménagement de Nathalie à Charleroi, loin de la « terre » des Demunter que représentent Bruxelles et ses faubourgs. Au travers de l'expression du récit familial, l'octogénaire est également la seule parmi les trois générations à ne pas adhérer avec autant d'enthousiasme à l'image héroïque de Charles. En effet, Nathalie est la dernière de la famille à pouvoir témoigner des coulisses de la déportation de Charles. Nathalie n'hérite en ce sens pas d'une « mémoire constituée » comme Corinne et Cindy en bénéficièrent à travers les activités d'ancien déporté de Charles, mais bien d'expériences vécues à la première personne. La violence du retour des camps, nous l'avons vu, a de ce fait fortement impacté Nathalie, qui mit des années à construire une relation apaisée avec son père. En ce sens, Nathalie met à mal la figure du héros irréprochable cultivée par les plus jeunes générations, élevées dans l'après, tout en s'isolant elle-même de ce patrimoine fédérateur pour sa fille et sa petite-fille. Le patrimoine familial, Nathalie en revendique cependant une autre version. En dehors du fait d'être la dernière à encore porter le nom de Demunter, Nathalie prétend également être l'un des derniers membres « de gauche » dans la famille. Sur ce point, elle détient en effet une certaine expertise culturelle par rapport au reste de la

famille, étant la seule à pouvoir encore témoigner du monde ouvrier et communiste qui a fabriqué Charles dans sa jeunesse. Suite à la mort d'Henriette en 1993, c'est d'ailleurs avec Nathalie que Charles partit en pèlerinage à Cuba, l'un des derniers bastions communistes depuis la chute du mur. Pour Nathalie, la famille est aujourd'hui très éloignée de cette réalité passée. La famille a « changé ». Elle en est le témoin privilégié.

Cette configuration relationnelle n'est sans doute pas sans influence sur les représentations familiales du passé résistant de Charles. Elle est celle où deux générations cultivant les sensibilités politiques les plus divergentes, Corinne et sa fille, forment un ensemble « majoritaire » face à Nathalie, pourtant plus proche politiquement de sa fille Corinne. En ce sens, la configuration relationnelle semble alimenter et renforcer la nécessité de cultiver une version relativement consensuelle et donc, apolitique, du passé résistant de Charles au sein de la famille. Ces appropriations différenciées révèlent aussi les enjeux patrimoniaux qui opèrent au sein de la sphère familiale, et la façon dont chaque membre transporte et contribue à transformer cet héritage.

VII. Conclusion

Les questions de patrimoine sont susceptibles de fédérer les familles, les obligeant à avancer ensemble pour cultiver et faire circuler un patrimoine commun. À l'opposé, les questions de patrimoine ont également le potentiel de cliver les familles, en poussant leurs membres à s'en distancier, à se les approprier ou à les interroger de façon critique. En ce sens, une famille fonctionne comme n'importe quel groupe social. Elle est soumise à des forces fédératrices ou clivantes qui s'emparent des récits historiques. Dans la famille Demunter, la gestion du passé résistant engendre des processus différents au sein de la famille, mais qui ne s'excluent pas entre eux. Il est tout autant un élément qui génère de la cohésion à l'occasion

54. Cindy, entretien avec Florence Rasmont, Bruxelles, 18 novembre 2018.

des commémorations et des voyages de la famille à Mauthausen en Autriche qu'un objet de tension entre Nathalie et sa descendance. La coexistence de ces deux processus – fédérateur d'un côté et clivant de l'autre - participe en retour à la transformation du souvenir de Charles vers un objet de nature consensuelle.

Ces dynamiques contradictoires illustrent bien l'hypothèse « discontinuiste » évoquée en amont pour caractériser l'approche microhistorique dans son rapport à la macrohistoire. En ce sens, un phénomène observé à très petite échelle n'est pas la répétition du même phénomène observé à plus grande échelle. La microhistoire éclaire autre chose. Fait qui ressort de manière plus générale du projet *Transmemo*, la plupart des familles ayant à traiter un passé de guerre relatif à la collaboration ou à la résistance sont confrontées à des dissonances cognitives entre leur vécu intime et la reconnaissance sociétale que ce passé acquiert à l'extérieur. Un parent résistant a parfois été un parent absent dont les activités politiques ont été vécues comme un abandon par la famille. De même, le retour d'un parent déporté au sein de la cellule familiale s'est parfois traduit par de la souffrance pour les enfants. À l'inverse, un parent collaborateur a parfois représenté un père ou mère aimante dont les crimes et délits étaient inaudibles. Ces représentations sont susceptibles de continuer à s'imposer aux générations ultérieures, perpétuant les mêmes défis dans la gestion d'une histoire de famille. À travers l'histoire de la famille Demunter, nous avons pourtant constaté qu'une famille, justement parce qu'elle se trouve au carrefour de multiples enjeux et échelles, est capable de gérer ces dissonances. De par nature constituée d'individus qui ne se sont pas choisis les uns les autres, mais qui, dans la majorité des cas,

continuent à avancer ensemble, la famille est un lieu qui supporte la contradiction et qui la perpétue. C'est sans doute la raison pour laquelle elle est susceptible de cultiver, génération après génération, des vérités alternatives à celles véhiculées par les institutions culturelles et médiatiques à plus grande échelle⁵⁵. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle le contexte familial est un facteur si difficile à faire apparaître dans une étude quantitative à plus grande échelle sur les représentations du passé, telle que celle effectuée dans le contexte du projet *Transmemo* sur plus de 922 individus⁵⁶. En réalité, le facteur famille peut ne pas apparaître comme opérant, non pas parce que les individus ne transportent pas des représentations spécifiques dues à leur histoire de famille, mais tout simplement parce que ces représentations coexistent avec plusieurs autres références qui ne s'excluent pas entre elles.

Notons toutefois que ces dissonances entretenues par les familles sont susceptibles de disparaître avec le temps, au vu de l'intérêt sociétal croissant pour le vécu familial de la guerre. L'expérience des enfants de la guerre est en effet de plus en plus exposée dans l'espace public et médiatique en Belgique. Il en va pour preuve le succès des séries « *Kinderen van de collaboratie* » et « *Kinderen van het verzet* » respectivement diffusées par la chaîne néerlandophone Canvas en novembre 2017 et novembre 2019, ainsi que de la série francophone « *Les enfants de collaboration* » diffusée par la RTBF en novembre 2020. Ces initiatives, qui extraient l'expérience individuelle des enfants de la guerre de l'intimité des familles pour les faire remonter au niveau des représentations culturelles du conflit, auront-elles également le potentiel de résoudre les contradictions de nos propres histoires de famille ?

Florence Rasmont est docteure en histoire de l'Université Libre de Bruxelles. Elle est spécialisée sur le Rwanda et la mémoire du génocide des Tutsis, à laquelle elle consacre sa thèse de doctorat en 2019. Entre 2017 et 2020, elle participe au projet de recherche Transmemo, qui étudie la mémoire des familles belges liées à la résistance et à la collaboration durant la Seconde Guerre, en tant que chercheuse associée au CegeSoma. Elle est la réalisatrice de la série radiophonique « Les transmissions. La guerre en héritage », réalisée en collaboration avec Guillaume Abgrall et produite par le CegeSoma/archives de l'État et Csara asbl.

55. HAROLD WELZER, SABINE MOLLER et KAROLINE TSCHUGGNALL, « *Grand-père n'était pas un nazi* ». *National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale*, Paris, Éditions Gallimard, 2013.

56. PIERRE BOUCHAT, OLIVIER LUMINET, VALÉRIE ROSOUX, et al., « A social psychological perspective on World War II... »